

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
RÉVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14.

4^e SÉRIE. — TOME XIX.

4 AVRIL 1903.

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE

Ce fut à l'aurore de sa vie qu'Hector Berlioz éprouva ce premier amour, qui ne devait jamais le quitter; et le décor où se déroula le premier acte de ce drame intime se trouvait être le plus pittoresque, le plus séduisant qu'il fût possible de rêver.

De la Côte-Saint-André, sa ville natale, Berlioz avait parcouru toute cette contrée du Dauphiné. Il avait suivi, combien de fois! la route bordée de hauts noyers qui serpente, souple et gracieuse — telle une allée de parc — à la base du massif de la Grande-Chartreuse, et vient traverser le petit village de Meylan, caché dans un nid de verdure. C'est là qu'habitait son grand-père maternel Marmion, qu'il allait voir, presque tous les étés, avec sa mère et ses sœurs. Il y rencontrait son oncle Félix Marmion, soldat du premier Empire, qui, entre deux batailles, venait leur conter, « tout chaud encore de l'haleine du canon », les prouesses de la Grande Armée. A Meylan, Berlioz fut touché d'amour pour la première fois pour la belle Estelle Gautier. Il faut lire et relire, dans ses *Mémoires*, les pages vibrantes qu'il écrivit, sur sa rencontre avec la jeune fille aux brodequins roses, la *Stella montis*. Le cadre était à souhait: de la propriété appartenant à la famille Berlioz, la vue s'étendait sur la merveilleuse vallée du Grésivaudan et sur les Alpes neigeuses du Dauphiné.

Son amour pour l'« Étoile de la montagne », pour l'hamadryade du Saint-Eynard, ne le quitta jamais: « Non, le temps n'y peut rien, — écrivait-il dans ses *Mémoires*; — d'autres amours n'effacent point la trace du premier... J'avais treize ans quand je cessai de la voir... J'en avais trente quand, venant d'Italie par les Alpes,

mes yeux se voilèrent en apercevant de loin le Saint-Eynard et la petite maison blanche et la vieille tour... Je l'aimais encore... J'appris en arrivant qu'elle était devenue... mariée et tout ce qui s'ensuit... Cela ne me guérit point... »

Le dernier chapitre des *Mémoires* (convulsions du cœur) se termine par le récit détaillé de sa rencontre avec M^{me} Estelle F... à Lyon, par la reproduction de plusieurs lettres échangées entre elle et lui à la fin de l'année 1864, lettres charmantes, émues, portant les traces de cet amour profond que l'auteur des *Troyens* conserva toute son existence pour celle qu'il avait entrevue, enfant, sur les hauteurs de Meylan. Berlioz, dans la page ultime, laisse entendre qu'il lui écrira quelquefois, qu'elle lui répondra... Alors, « mon ciel ne sera plus vide »!

Cette correspondance entre Hector Berlioz et M^{me} F... fut échangée. Elle a été pieusement conservée; et, grâce à l'obligeante entremise de l'éminent chef d'orchestre, M. Édouard Colonne, celui qui a le plus fait en France pour la gloire de Berlioz, la *Revue Bleue* a la bonne fortune de pouvoir publier, l'année même où va être célébré le « Centenaire » du maître, ces lettres si tendres, si touchantes, qui montrent en l'auteur de la *Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette* un écrivain de premier ordre et font apprécier une âme mal connue jusqu'à ce jour.

Dans une lettre datée de l'année 1879, Gustave Flaubert écrivait à son jeune ami Guy de Maupassant: « Connaissiez-vous la correspondance de Berlioz? Je suis en train de la lire. Elle me retape. Il avait de belles rages esthétiques et une jolie haine des bourgeois. Peu de livres sont plus édifiants. »

Qu'aurait dit Gustave Flaubert, s'il avait connu les lettres que nous publions aujourd'hui?

HUGUES IMBERT.

14 p.

Paris, 4, rue de Calais.
Vendredi, 30 septembre 1864.

I

Madame,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a trois jours, une longue lettre; j'ai pris aussi la liberté de vous envoyer trois volumes. J'espérais que vous m'écrieriez savoir hier si le tout vous était parvenu; aujourd'hui, je n'ai pas de réponse. Je vous demandais, et je vous demande, avec les plus vives instances la permission, de vous écrire quelquefois, et l'assurance que vous daignerez me répondre. De plus, je vous suppliais de m'indiquer, au moins une fois l'an, le moment où je pourrais vous aller faire une visite. Vous me l'avez déjà permis à Lyon, mais en me disant que pour vous trouver à Genève, je n'aurais qu'à demander M. votre fils à la Bourse. Vous ne m'avez pas dit sous quel titre le demander. Est-il agent de change? Quel est son emploi? Comment pourrai-je d'ailleurs avoir de vos nouvelles, si je ne connais pas votre adresse à Genève? Si vous saviez, Madame, quelles tortures j'éprouve depuis vingt-quatre heures, vous auriez pitié de moi. Mais ce n'est sans doute pas votre faute; ou ma lettre s'est égarée, ou vous êtes encore à la campagne, et ma lettre sera restée à Lyon. J'envoie celle-ci, pour plus de sûreté, à la belle-mère d'un de mes amis, qui vous la remettra.

Il n'est pas possible que vous ayez pris la résolution de ne me répondre que par un silence méprisant et de me traiter *comme un misérable qui vous aurait offensée*.

Je ne pourrais, je le sens, résister au besoin de vous voir une fois encore à Lyon avant votre départ. Dans quelques jours, je serai de nouveau libre de quitter Paris.

Un mot, chère Madame, un mot; je ne vous ai pas donné sujet de me maltraiter et de me faire déli- rer de douleur.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

II

Paris, vendredi soir, 20 janvier 1863.

Oh! oui, je le répète : la bonté, vertu cardinale! C'est par bonté que vous m'avez reçu avec tant d'indulgence à Lyon; c'est par bonté que vous m'écrivez de temps en temps; c'est par bonté que vous m'avez fait faire la connaissance de votre fils et de sa femme. C'est par bonté suprême que vous m'avez envoyé ce matin votre portrait, et une longue, déli-

cieuse lettre, que je n'espérais pas. C'est par bonté que vous éprouverez plus tard, je veux le croire, un peu d'affection pour un être qui vous est si complètement dévoué, et dont vous êtes le poème vivant.

Puisque vous êtes si évidemment bonne, vous ne vous fâchez pas si j'ose vous faire un reproche. Vous avez tort, et cela n'est pas en harmonie avec votre caractère, d'employer avec moi des expressions dures, et de me dire que certaines choses que je vous ai écrites ne sont *ni vraies, ni sincères*. Chère Madame, ceci serait affreux si, en relisant bien votre lettre, je n'avais compris que la cruauté se trouvait seulement dans les mots et n'était point dans votre pensée! Comment! C'eût donc été une vulgaire comédie! J'aurais fait des phrases comme un vulgaire prosateur... comme... Non, non, vous savez bien le contraire, et vos recommandations mêmes me le prouvent.

Voyez, ici — maintenant — je suis obligé de contenir un flot de paroles tendres et passionnées, et je les contiens pour ne pas vous déplaire... de ces expressions qu'on *trouverait ridicules*, dites-vous, si on les connaissait. Si vous saviez comme j'ai bravé et méprisé *on* toute ma vie!

Assez là-dessus, et que votre volonté soit faite.

Votre lettre inspirée m'a fait d'autant plus de bien que, depuis plus de quinze jours je souffrais beaucoup. J'ai dû presque constamment garder le lit. Ce matin encore, j'ai voulu vous répondre tout de suite, et les douleurs compliquées qui me travaillaient ne me l'ont pas permis. Ce soir je vais mieux, et la troisième lecture de votre lettre m'a presque guéri pour quelques heures. J'en profite pour causer un peu avec vous.

Que cela doit être doux pour une femme d'un cœur et d'un esprit élevés comme vous êtes, de songer à la souveraine influence qu'elle exerce sur une âme, au bien qu'elle peut faire, au bonheur qu'elle peut répandre, aux douleurs qu'elle peut calmer! Sans vous, aujourd'hui, le monde serait vide pour moi, l'art ne le remplissant plus. Avec vous, mon ciel n'est plus noir, vous êtes l'étoile qui y brille, ma *Stella*. Allons, voilà que je retombe dans le style prohibé. Pardonnez-moi, je suis incorrigible, je ne suis pas raisonnable... ou plutôt je suis incorrigé... mais avec vos bons soins je me réformerai.

Je dois vous dire que j'éprouve presque de la confusion de la longue lettre que vous venez de m'écrire; c'est comme un présent trop somptueux que vous m'auriez fait. J'ai peur de vous avoir ainsi causé de la fatigue. Dix lignes m'eussent rempli de joie. Comme vous écrivez! Quelle douce sincérité! (pas toujours douce!) Quelle raison naïve! quel style naturel! Pensez donc à mon enivrement en dé- couvrant cela! Quand je suis allé vous voir, je ne vous

connaissais pas du tout sous ce rapport. Quelle horreur si vous aviez été une femme vulgaire, une sottise comme il y en a tant ! Qu'en fût-il résulté pour moi ? Qui peut le savoir ? Je n'y veux pas songer. Voyez donc le charme, les transports *contenus* que j'éprouverai, quand j'irai vous voir à Genève, quand les beaux jours revenus nous permettront de faire ensemble quelque promenade. Je vous lirai Shakespeare ; nous parlerons de mille choses dont je puis parler avec si peu de gens. Vous comprenez, vous sentez, vous devinez, parce que votre cœur et votre esprit n'ont jamais été faussés par les petites gens du petit monde. Je le sais maintenant... Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir clair en vous. Je m'arrête un instant... l'enthousiasme me reprend... la joie m'inonde... car vous êtes mon amie dans un sens. Vous ne m'aimez pas, mais je vous aime, et vous le savez, et vous auriez pu l'ignorer toujours, et vous le permettez. Oh ! plus jamais de cruautés, n'est-ce pas ? Vous savez bien que je fais des progrès, que je me refroidis...

Tenez, je vais vous raconter la soirée que j'ai passée la semaine dernière aux Tuileries. Debout en uniforme de membre de l'Institut, de neuf heures à minuit. On se dansait les uns sur les autres. Deux salles de bal, deux orchestres enragés. Une foule de femmes laides. Cohue d'hommes plus ou moins décorés ; regards jaloux jetés en passant par ceux qui n'avaient qu'une croix sur ceux qui en avaient cinq ou six. Conversations avec quelques savants. L'Empereur ne paraissant pas ne m'a pas tendu la main, comme à l'ordinaire. L'Impératrice n'a pas quitté son salon impénétrable. Soirée insipide, temps perdu ; mais il fallait y aller. Je n'avais pas paru à la réception du jour de l'an ; ce jour j'étais trop malade, et l'Empereur sait quels sont ceux qui manquent à ces cérémonies.

On m'envoie un journal américain qui contient un charmant article sur l'exécution de mon *Ouverture du roi Lear* à New-York. On m'envoie un programme d'un concert à Montpellier, où l'on a joué mon *Ouverture de Waverley* (cela devait être bouffon !). On exécute après-demain ici, au Cirque de l'Impératrice, avec l'immense orchestre de Pasdeloup, mon *Ouverture des Francs-Juges*. A la répétition d'avant-hier, m'a-t-on dit, les musiciens lui ont fait un succès monstre. On a joué le *Scherzo de la Fée Mab* de ma symphonie de *Roméo et Juliette*, à Copenhague, et le public danois l'a fait recommencer. Vous me parlez de mes *Mémoires*. Je les ferai imprimer, mais non pour les publier de mon vivant. Je ne trouve pas convenable d'entretenir moi-même mes contemporains de certaines actions et de certains sentiments. Mais, dès que je pourrai vous en envoyer un exemplaire, vous l'aurez. Ce sera le seul

qui manquera à l'édition, que j'aurai soin de dérober tout entière au public.

Que vous dire encore ? Je viens de relire une quatrième fois votre lettre ; laissez-moi baiser votre main droite qui l'a écrite. Est-ce permis ? Que je vous plains de votre névralgie à la tête. De telles douleurs sont peut-être pires encore que les miennes. J'espère que non.

Vous croyez que votre portrait vous ressemble... Comme ressemble une petite photographie.

Je vous enverrai la mienne en grand.

Adieu, Madame. Oh ! que vous êtes loin !

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

Nota. — On m'avertit à l'instant que M. Gasperini, un critique, un de mes plus enthousiastes partisans, fera dimanche, à trois heures, une conférence publique sur les *Troyens*. Ce sera l'heure où l'on jouera les *Francs-Juges* au Cirque. Comment les publics prendront-ils tout cela ? Je n'irai ni au concert, ni à la conférence. Je penserai à vous. Je relirai votre lettre. Adieu, chère Madame.

III

Vendredi soir, 16 février 1865.

Bonjour, chère Madame, bonjour ! Comment vous trouvez-vous de ce froid, de cette neige, de ces rafales de vent glacé qui doivent être bien plus rudes qu'ici dans votre ville voisine des Alpes ? Je pense bien souvent à votre intérieur sans pouvoir me le représenter. Ne pas, ou presque pas sortir de chez soi à Genève, cela doit être fort triste. Lisez-vous beaucoup ? Vous occupez-vous de l'éducation de la petite fille de M^{me} Suzanne ? Songez-vous beaucoup, comme le lièvre en son gîte ? Vous avez tant de philosophie que vos conversations avec vous-même doivent être surabondantes d'idées... Vous ne m'en voudrez pas trop de vous avouer qu'à mes autres sentiments pour vous est venue se joindre une vive admiration. Votre esprit est grandement simple, et vous ne paraissez pas vous en douter. C'est une nouvelle joie que je vous dois, celle de découvrir ce que j'ignorais. Votre dernière lettre m'a montré ce que je pressentais, que vous vous méfiez de vous-même : — modestie bien rare ! Elle n'existe réellement que chez les personnes qui n'ont pas raison de se méfier.

Oh ! que n'ai-je pu me mettre à vos genoux pour vous prier de chasser ces étranges inquiétudes ! La chose que vous paraissez ignorer complètement, c'est la valeur littéraire de certains passages de vos lettres. Si vous avez dû, et je n'en doute pas, *faire abnégation d'amour-propre* pour m'écrire les pre-

mières, je ne vous en suis que plus redevable, et je voudrais être un grand écrivain pour vous exprimer, comme je la sens, ma profonde reconnaissance. Mais pour moi, dès qu'il s'agit de vous parler, je trouve que la langue française est (c'est un mot du grand Empereur) à la mendicité.

J'ai peut-être tort de vous écrire aujourd'hui... c'est trop tôt. Soyez indulgente, je n'ai pu résister plus longtemps. Je pense toujours à vous, je vous vois toujours, je vous entends toujours. Et je suis seul, je n'ai pas même maintenant de lettres de mon fils qui est en mer. Je viens de rester huit jours au lit. L'homéopathie que vous me conseillez, n'a pas été plus puissante que sa sœur aînée. Je ne crois plus à la médecine ni aux médecins, et bien moins encore aux médécins. Je m'occupe seulement un peu chaque jour de la correction des épreuves de mes *Mémoires*, dont je veux pouvoir vous porter un exemplaire. C'est un travail fastidieux et qui m'obséderait tout à fait, si, dans le cours de cet ouvrage, il n'était si souvent question de vous.

Quelle fatalité m'a tenu éloigné de vous toute ma vie!... Mais j'aurais pu mourir vingt fois sans vous avoir revue, sans vous avoir ouvert mon cœur... et vous me permettez de vous écrire, et je reçois quelquefois de vos lettres, et vous me pardonnez de vous occuper de moi! Oh! c'est un bonheur que je ne prévoyais pas, un bonheur inexprimable, à peine croyable. C'est comme si Virgile, Shakespeare, et Gluck et Beethoven, revenaient au monde me dire tous les quatre ensemble : « Tu nous as compris et aimés, toi; viens que nous te bénissions! » Oh! Madame!! Je vous disais, dans ma dernière lettre, qu'on allait exécuter au concert du Cirque mon ouverture des *Francs-Juges*, et que M. Gasperini allait faire une conférence sur ma partition des *Troyens*. De plus, M. Deschanel, dans une autre salle, a fait aussi une conférence sur le *Roméo et Juliette* de Shakespeare, où il m'a cité à cause de ma grande symphonie avec chœurs sur ce sujet. Les deux orateurs ont été très applaudis. Quant à l'ouverture, elle a produit une espèce d'émeute. Après la dernière mesure, une acclamation immense a éclaté, et après la troisième salve, mes trois siffleurs fidèles n'ont pas manqué, suivant leur coutume depuis deux ans, de pousser deux vigoureux coups de sifflet. Alors les applaudissements de redoubler, quatre mille paires de mains fonctionnaient avec fureur; on agitait les mouchoirs, les chapeaux. Le Cirque présentait un spectacle curieux. En sortant, on m'a arrêté sur le boulevard : des inconnus venaient me serrer la main. Des dames se faisaient présenter et me complimentaient. L'une d'elles m'a dit : « Quelle verve! et quelle expérience de l'orchestre il y a là dedans! On voit que vous venez d'écrire cet ouvrage! —

Hélas! Madame, ai-je répondu, cet ouvrage a été écrit il y a *trente-sept* ans. C'est mon premier morceau de musique instrumentale! »

Voilà le public parisien. On y trouve des gens qui ne connaissent rien de l'histoire de l'art, qu'ils disent aimer. Pour eux on écrit sur l'eau ou au moins sur le sable.

Le but de mes trois siffleurs acharnés n'est pas d'entraîner le public après les exécutions de mes ouvrages, mais seulement de pouvoir faire dire dans les journaux hostiles : « On a joué à tel endroit tel morceau de M. Berlioz. Ce morceau a été sifflé. » Et c'est vrai! Et leur but auprès de ces lecteurs est réellement atteint! J'ignorerais probablement toujours ce qui m'a valu cette haine fidèle qui depuis deux ans se manifeste ainsi à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, au Conservatoire, partout. Je ne voulais pas assister à ce concert; le chef d'orchestre m'a tant prié d'y venir que je n'ai pas pu le lui refuser. J'avais mis de côté, pour vous les envoyer, plusieurs journaux qui racontent la chose. Mais il m'a semblé puéril de céder à ce désir.

Je n'ai pas pu assister au bal donné dernièrement par le prince Napoléon. Je souffrais trop. L'Empereur y est venu, et j'aurais, cette fois, pu l'aborder. Je voulais lui demander un exemplaire de la *Vie de César*, qui va paraître prochainement : il me l'eût donné sans doute. Ce livre excite au plus haut point l'intérêt public. Je parie que c'est beau. Il y a au moins douze ans qu'il y travaille. Adieu, Madame. Que tous les anges du ciel vous bénissent pour votre bon cœur, pour votre gracieuse et noble simplicité, pour votre esprit indulgent, pour votre divine modestie, et pour tout ce qui fait que je vous admire et que je resterai votre dévoué jusqu'à la mort.

H. B.

P. S. — Oh! la bonne soirée passée là, au coin de mon feu, à vous écrire. Je ne souffre presque plus. Vous m'avez ôté une montagne de douleurs de dessus la poitrine.

IV

Paris, 22 mars 1865.

Madame, chère, mille fois chère Madame, laissez-moi vous remercier tout de suite de votre adorable lettre d'hier, et vous dire combien j'admire votre simple et douce philosophie. Vous avez une âme sereine, un cœur auquel le mal est inconnu; votre calme si bienveillant et si digne m'impose le respect, à moi qui suis et qui fus le contraire du calme.

Si je vous écris aujourd'hui, je dois vous

l'avouer, c'est que je suis profondément triste, et qu'en vous laissant voir ma tristesse, il me semble qu'elle va diminuer. Je crois vous parler, je crois entendre votre voix, je me rends à vos affectueux raisonnements. Le bon sens a une grande puissance sur les esprits droits quand il n'est pas uni, comme il arrive trop souvent, à la sécheresse de cœur. Quelle admirable femme vous êtes, et comme je sens grandir le sentiment que j'avais pour vous ! Ne soyez pas fâchée si je vous le dis : c'est plus fort que ma résolution, plus fort que ma volonté, plus fort même que ma crainte de vous déplaire. Puis-je dire davantage pour obtenir votre indulgence ?

Vos tristes réflexions sur la vie, réflexions que je fais moi-même à chaque instant, m'ont néanmoins, cette fois, péniblement affecté.

Elles sont trop justes et trop vraies pourtant. Eh bien ! mon esprit se soulève contre ces idées... Que faire ? Il faudrait donc ne rien aimer, ne rien admirer ; il me faudrait donc regretter de vous avoir vue, déplorer aujourd'hui de vous connaître ! Non, non, j'aime mieux souffrir...

Je m'arrête un instant...

... Donnez-moi le temps...

Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais, comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées.

Ne regrettez pas de m'avoir engagé à finir mes *Mémoires*, et par suite à les faire imprimer. Je tiens moi-même beaucoup à vous les faire lire. Vous y trouverez cependant bien des choses qui vous choqueront peut-être. J'ai écrit avec une sincérité absolue. Je ne crois pas avoir jamais *posé*. Vous me trouverez là ce que j'étais, sinon ce que je suis, et ce que je suis sinon ce que j'étais. C'est bien triste...

Mon imprimeur me fait mourir à petit feu. Il n'a encore achevé que le tiers de sa besogne ; il me promet ce qu'il ne tient pas, et j'en aurai pour quatre mois encore avant de pouvoir obtenir l'exemplaire que je veux aller vous porter. J'ai commencé à écrire cela en 1848, à Londres, et j'ai toujours retouché depuis lors le style et le mouvement du récit. Je suis sûr d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour que cela fût passable. Je ne puis pas écrire mieux. S'il y a quelque chose de tout à fait bien, j'ai lieu de croire que ce sont les pages qui vous concernent.

Ah ! je vous ai bien aimée, Madame, et je vous aime bien, et vous ne m'avez fait aucun mal, et votre image est restée pure dans ma pensée ; et vous comprendrez, en me lisant (je n'en fais aucun doute), ce que tant d'autres ne comprendraient pas.

Je voudrais être plus tard immensément admiré et célèbre, afin de vous rendre chère à mes admirateurs. Oh ! vous serez chère aux Allemands sur-

tout : on vit encore de la vie de l'âme en leur pays.

Adieu, chère Madame. Je vous écrirai dans quelques semaines, un jour où je serai moins oppressé, et je vous donnerai quelques nouvelles musicales. Je vous félicite de votre beau temps. Ici, il gèle à pierre fendre, et l'on voit de la glace partout.

A vous tout entier et pour toujours.

H. BERLIOZ.

V

27 avril 1865.

Chère, mille fois chère Madame, je résiste depuis bien des jours au désir de vous écrire ; pardonnez-moi d'y céder aujourd'hui. Considérez cette faiblesse que j'ai de vous ennuyer, comme une de ces volontés de malade pour lesquelles tout le monde montre plus ou moins d'indulgence. Pourriez-vous en manquer, vous qui n'êtes pas tout le monde ? Non certes, et je me rassure. J'ai tant souffert ces dernières semaines ! Mon fils, il y a un mois, revenait du Mexique, et, ne pouvant encore une fois obtenir un congé, me priait d'aller le voir à Saint-Nazaire. J'y suis allé, j'ai été pris à Nantes, en wagon, d'une de mes plus violentes crises, et j'ai dû me mettre au lit pour trois jours en arrivant. Le pauvre garçon était désolé de m'avoir fait venir. Depuis lors, j'ai passé des jours et des nuits atroces. Hier seulement tout a disparu. Alors j'ai pris la plume pour vous écrire. Mais j'étais dans un tel état d'exaltation, mes sentiments pour vous éclataient avec une telle force, que j'ai vu que j'allais me rendre coupable d'une de ces lettres qui vous déplaisent. Aujourd'hui encore... il me semble pourtant que je me contiens mieux. Et cependant il y a des mots que je n'emploie qu'en me faisant violence : *chère Madame !* comme cela est froidement cérémonieux ! J'écrirais ainsi à une amie ordinaire ! Oh ! je suis désespéré ! Le temps vole, il nous emporte tous les deux, et je n'ai fait, je le crains, aucun progrès dans votre amitié ! Je suis toujours pour vous un monsieur qui vous fatigue de ses adorations, et dont vous tolérez, par bonté d'âme, les élans passionnés... Mais quoi, vous me connaissez si peu. Avec quelle impatience j'attends le mois de septembre pour aller vous voir et vous porter ce volume de *Mémoires* qui me fera mieux connaître ! L'imprimeur n'est pas encore à la moitié de sa tâche. Tout cela fut écrit hors de votre influence, et je ne songeais guère que ces pages dussent un jour arriver sous vos yeux. Vous avez eu un bon mouvement de me demander à les parcourir. Je vous en remercie. Oui, oui, c'est vrai, il faut que je m'enivre de cette idée ; c'est vous

qui m'avez exprimé le désir de connaître ma vie. Aussitôt j'ai porté l'ouvrage chez l'imprimeur. Il m'a trompé, il met deux fois le temps qu'il avait demandé à l'achèvement de ce travail. Si je l'avais su, je vous aurais envoyé le manuscrit.

Pourtant il y a une petite compensation. Vous lirez cela plus facilement... et puis je mets une sorte de coquetterie à limer mon style, en songeant que c'est vous la première qui lirez le livre. Il me semble que je viens de l'écrire, bien qu'il ait été commencé à Londres en 1848. Ce sera au moins curieux pour vous de suivre les traces lumineuses que vous avez laissées dans cette existence... vous, vous, Stella que j'adore à genoux, Stella silencieuse... (Pardonnez-moi d'employer cette traduction latine de votre gracieux nom) : j'ai souvent dans mon livre, pris cette liberté ! Je vous appelle tantôt en latin *Stella montis* (l'étoile du mont), tantôt en italien *Stella del monte*. Car vous êtes, comme vous avez été pendant tant d'années, l'étoile qui brillait et qui brille au fond de mon ciel... et ces mots sont si harmonieux !... Oh ! je vous en prie, ne laissez pas lire ma lettre à M^{me} votre belle-fille : elle trouverait là matière à raillerie, et je ne puis supporter l'idée qu'on ose rire de ce qui vous concerne. Il y a des moments où l'envie me prend de vous écrire un vaste poème symphonique. C'est par l'orchestre seulement que je pourrais exprimer ce que je sens. Mais ce ne serait pas digne du sujet : les souffrances physiques me paralysaient, et je ne veux pas m'exposer à écrire en pareil cas une œuvre médiocre. Et puis vous ne l'entendriez pas, cela resterait pour vous lettre close. Folie ! il est trop tard. D'ailleurs bien des passages de mes anciens ouvrages, dans *Harold en Italie* et dans la *Symphonie Fantastique*, furent en réalité dictés par mes souvenirs de l'étoile, de la douce étoile bleue qui illumina le matin de ma vie. Je me répérais, et Dieu me garde des rabâchages musicaux. En chantant à vous, il faut être inspiré absolument. Et puis la musique ne vit que de contrastes, et je n'en vois pas de possibles dans une épopée musicale inspirée par une telle muse. Vous ne m'avez jamais fait de mal. Jamais un sentiment amer n'entra dans mon âme à votre sujet, et quand j'aurai chanté sur tous les tons et avec toutes les inflexions imaginables mon admiration, mon enthousiasme infini pour la Stella, et peint des plus vives couleurs la partie du ciel où elle brilla, et l'admirable paysage honoré par vos pas, éclairé par vos yeux (pour parler comme La Fontaine), je n'aurai qu'à recommencer, et toujours et toujours...

Il faut m'interrompre ici, les douleurs me reviennent...

Vingt-quatre heures se sont écoulées ; je souffre beaucoup moins, et me voilà de nouveau à vos

pieds... Dans une de vos dernières lettres, vous me parliez d'un de vos fils qui vient d'être nommé notaire. — Celui que je connais paraît vous aimer beaucoup et il vous ressemble tant !... Que faites-vous de ces beaux jours qui viennent de nous arriver enfin ? *Honorez-vous* beaucoup les environs de Genève ? Je suis bien sûr qu'il n'y a rien de pareil à la petite maison de M^{me} Gautier, à Meylan, et à ce qui l'entoure !... Si j'étais riche, il y a longtemps que j'aurais acheté cette villa et les monts voisins, pour vous les offrir comme un bouquet...

Oh ! n'être pas riche ! Encore une autre horreur ! Ne pouvoir satisfaire que les besoins vulgaires de la vie !

Et les gens comblés des dons de la fortune n'ont point d'autres désirs que des désirs vulgaires.

S'ils pouvaient apprécier des sentiments tels que ceux que j'éprouve pour vous, que de millions ne donneraient-ils pas pour les ressentir ?

Adieu, Madame. Tout ce qu'une âme humaine a jamais pu contenir d'adorations, je l'envoie à la Stella, et je la supplie de les accueillir et de ne pas se voiler. Adieu.

H. BERLIOZ.

Samedi matin.

Je brise l'enveloppe de ma lettre, j'ai besoin de vous parler encore. Mais que vous dire ? Il me semble seulement qu'en retenant cette lettre quelques heures de plus, ce sont quelques heures gagnées par moi sur l'*isolement*. Mon cœur est si bouleversé, sans raison ! Je vous vois comme si vous étiez là. Le soleil me rappelle la colline de Meylan où vous n'êtes pas. J'entends au loin un piano qui frappe des accords : ce bruit monotone éveille des souvenirs de fêtes de Russie et de Hongrie. Je vois ces ruissellements nocturnes de casques, d'épaulettes d'or, de diamants, j'entends cette musique de bal... et ce contraste est terrible. Vais-je donc mourir ? Vais-je vous laisser sur la terre. Pardon, je suis fou !

Voilà mon imprimeur qui m'envoie deux feuilles en protestant qu'il va réparer le temps perdu. Cela me rapproche de vous. Ainsi donc je puis croire maintenant que tout sera fini en août. Mais c'est encore bien loin. Un mois dure si longtemps, et la mort a des coups de faux si imprévus. Pensez à cela, chère étoile. Une ligne, une phrase écrite par votre *mano pietosa* et dictée par votre âme, me ramènerait.

Allons. Soyons *raisonnable* : c'est assez abuser de votre patience et de votre bonté !

Nouvelles musicales (pour parler froid) :

On a exécuté dernièrement dix morceaux de la *Damnation de Faust* et l'ouverture du *Carnaval ro-*

main à Liège, la *Fuite en Égypte* à Berlin, le *Roi Lear* à Vienne, la *Captive* à Leipzig:

C'est tout ce que je sais.

Votre main! votre main!

Je me prosterne devant vous, chère Madame.
Adieu.

HECTOR BERLIOZ.

(A suivre.)

DANS LES BAS-FONDS (1)

Tableaux en quatre actes

Traduit du russe par E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

ACTE QUATRIÈME

Décor du premier acte, sans la chambre de Pepel, la cloison ayant été démolie. A la place où était assis Klestch, il n'y a plus d'enclume; dans le coin où était la chambre de Pepel, est étendu le Tatar qui s'agite, et pousse parfois des gémissements. Devant la table, est assis Klestch qui répare un accordéon en faisant jouer les touches. A l'autre bout de la salle, sont : Satine, le Baron et Nastia; devant eux, une bouteille d'eau-de-vie, trois bouteilles de bière, et une grande michie de pain noir. Sur le poêle, tousse l'acteur.

Il est nuit, la scène est éclairée par la lampe, posée au milieu de la table. Le vent hurle au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

KLESTCH, LE BARON, SATINE, NASTIA,
LE TATAR et L'ACTEUR.

KLESTCH. — Oui... c'est pendant ce remue-ménage qu'il a disparu...

LE BARON. — Il a fui la police... comme la fumée le feu...

SATINE. — Ou comme le pécheur la face du juste...

NASTIA. — Quel bon petit vieux c'était!... Et vous autres, vous n'êtes pas des hommes... Vous êtes tous rouillés...

LE BARON, buvant. — A votre santé, milady!...

SATINE. — Oui... un drôle de petit vieux... Voici Nastia qui en est tombée amoureuse...

NASTIA. — Eh oui!... parfaitement!... Je l'aimais! Il voyait tout... comprenait tout...

SATINE, riant. — Et, en général... il était pour beaucoup... comme de la mie pour les édentés...

LE BARON, même jeu. — Comme un cataplasme pour les abcès...

KLESTCH. — C'était un homme qui s'apitoyait... tandis que vous... vous n'avez aucune pitié...

SATINE. — La belle jambe que ça te fera, si j'ai pitié de toi!...

KLESTCH. — Toi, tu sais, sinon avoir pitié, du moins ne pas offenser...

LE TATAR s'assied sur le lit et berce son bras malade comme s'il berçait un enfant. — C'était un bon vieillard... Il avait la loi dans l'âme... Qui a la loi dans l'âme, est bon... Qui a perdu la loi, est perdu!...

LE BARON. — Quelle loi, prince?

LE TATAR. — La loi!... il y en a plusieurs... tu sais bien laquelle...

LE BARON. — A d'autres!

LE TATAR. — Ne fais pas de mal à l'homme, voilà la loi!...

SATINE. — Ça s'appelle : « Code pénal, criminel et correctionnel... »

LE BARON. — Ou encore : « Code des pénalités octroyées par les juges de paix... »

LE TATAR. — Le Coran dit : Votre Coran doit être la loi... L'âme doit être le Coran... Oui!...

KLESTCH, essayant l'accordéon. — Il siffle toujours, le maudit!... Le prince dit vrai!... Il faut vivre d'après la loi... d'après l'Évangile...

SATINE. — Vis...

LE BARON. — Essaie...

LE TATAR. — Mahomet a donné le Coran, et il a dit : « Voici la loi; fais comme c'est écrit ici!... » Puis viendra le temps où le Coran ne sera plus assez!... Le temps donnera sa loi... une nouvelle... Chaque temps donne sa loi...

SATINE. — C'est ça... Le temps est venu, et a donné le Code pénal... Une loi solide... va!... tu ne l'useras pas de sitôt...

NASTIA frappe la table de son verre. — Et pourquoi est-ce que je vis ici, avec vous?... Je m'en irai quelque part... au bout du monde!...

LE BARON. — Sans chaussures, lady?

NASTIA. — Toute nue, à quatre pattes!

LE BARON. — Ça fera un joli tableau... surtout à quatre pattes...

NASTIA. — Eh oui! à quatre pattes! pourvu que je ne voie plus ton museau... Ah! comme tout me dégoûte... toute cette existence... tous ces gens!...

SATINE. — Quand tu partiras, emmène l'Acteur avec toi... il se prépare à y aller aussi... Il a appris qu'à peine à un demi-kilomètre du bout du monde il est un hôpital pour les organons...

L'ACTEUR, montrant sa tête au-dessus du poêle. — Pour les organismes, imbécile!...

SATINE. — Pour les organons empoisonnés par l'alcool!...

L'ACTEUR. — Eh bien, oui! il partira!... Vous verrez...

LE BARON. — Qui « il », sir?

L'ACTEUR. — Moi!

LE BARON. — Merci, servant de la déesse... Comment déjà?... La déesse du drame, de la tragédie... Son nom, s'il vous plaît?

(1) Voir la *Revue Bleue* des 14, 21 et 28 mars.